

La coumangle des voituriers, charretiers, débadeurs

Métiers rudes qui se pratiquaient autant l'hiver que l'été, pour la simple raison que les troncs glissaient plus facilement sur la neige que sur un sol nu et caillouteux. Un article paru dans la FAVJ du 12 décembre 1912, non signé.

Au Risoud

Nous nous faisons un plaisir de publier, à l'intention de ceux qui ne sont pas abonnés à la Revue, le charmant article que voici. Il ne porte pas de signature, mais chacun a reconnu ou reconnaîtra la plume alerte d'un des plus fervents amis et admirateurs de notre petit coin de pays.

Il existe en France, jouxtant la frontière suisse au Risoud, une immense propriété boisée : le Chalet Brûlé. Tous les deux ans, le propriétaire procède à une coupe importante. En 1912 la coupe a été plus forte encore que de coutume ; plusieurs milliers de beaux et grands sapins ont été abattus.

Une grande partie de la coupe a été acquise par un marchand de la Vallée de Joux, et le transport des bois jusqu'à la gare du Sentier a été confié à des voituriers de Lausanne, d'Oron et de l'Isle.

Chaque matin je rencontre leurs attelages qui s'en vont dans la forêt, et ce n'est pas sans un sentiment de respect que je vois défiler dans la nuit finissante ces grands chevaux attelés à la flèche, traînant des luges massives, conduits par des hommes silencieux et qui s'en vont bien loin dans la montagne enneigée travailler ferme et suer fort jusqu'à la fin du jour...

Pour les hommes et pour les bêtes, c'est un dur métier que celui qui consiste à sortir les bois de la forêt, à « dedzorer », comme on dit chez nous. Seuls des hommes solides, forts et robustes, conduisant des chevaux bien dressés à ce genre de travail, peuvent l'entreprendre.

Les longues pièces de bois sont enfouies sous la neige. Une fois dégagées, on les entoure d'une forte chaîne, puis un cheval, deux chevaux, tirent de toutes leurs forces et les amènent avec plus ou moins de facilité à proximité des traîneaux sur lesquels elles seront chargées. L'opération est difficile, délicate, d'autant plus que les bois reposent souvent en des lieux difficilement accessibles aux chevaux ; elle exige de la part du voiturier du savoir-faire, de la patience et de la part des chevaux une dépense d'énergie extraordinaire.

L'autre jour, je suis allé regarder travailler nos Lausannois et j'ai eu la bonne fortune d'assister au départ de cinq traîneaux pesamment chargés. Lorsque chaque attelage est parvenu au point précis où le chemin se précipite, le conducteur se hisse sur sa luge, prend les guides et en avant, au trot ! Et je puis vous assurer que le tableau ne manquait pas d'une certaine grandeur.

Dirigés par des mains expertes, les équipages défilent à grande vitesse, les longues pièces de bois prennent gracieusement les contours. Au bout d'un instant, ils ont disparu dans la blancheur du chemin, la forêt est redevenue silencieuse, et tandis que je redescends, la nuit tombe sur la forêt ensevelie sous la neige.

Note : texte magnifique que l'on ne peut qu'attribuer à Samuel Aubert. D'une part il est le seul correspondant combier de la Revue, d'autre part il se trouve habiter au Solliat, village exactement situé sur le trajet de nos voituriers. Et troisièmement il part chaque matin de ce village pour se rendre au Collège industriel du Chenit où, professeur, il donnera ses cours ordinaires.



Le départ des charretiers. Photo exprimant toutes les rigueurs de l'hiver en Franche-Comté. Les chevaux devaient être d'une robustesse phénoménale pour affronter non seulement le froid de l'hiver, mais les travaux physiques extraordinaires qui les attendaient. Il fallait par ailleurs une connivence totale entre l'homme et l'animal pour arriver à surmonter toutes les difficultés de tels travaux de débardage.



Première étape, débarder, soit sortir le bois à proximité d'un chemin principal où il pourra être pris en charge. Ce qui peut inquiéter le Patrimoine dans cette image, c'est ces traîneaux vont complètement disparaître de notre région, tous détruits faute de place. Et pourtant combien ils sont révélateurs de la difficile carrière de nos débardeurs d'autrefois. Pour preuve cette image, alors que l'on débardait plus volontiers en hiver, tandis que les plots glissaient plus facilement sur la neige. Les chevaux n'étaient pas ménagés.

Tous ces gens là travaillaient à grand renfort de coumailles ou de coumangles. Charles-Hector Nicole exprime les termes de telle manière :

Coumaille, n.f., coin muni d'une boucle pour crocher et tirer un billon
Coumangle, n.f., idem, avec deuxième boucle pivotante.

Ces éléments, tout en fer, étaient la plupart du temps confectionnés par nos forgerons ou maréchaux locaux. Ce sont-là des objets lourds, avec des esquilles sur les coins d'avoir été tant frappé, mais véritables pièces de collection qui témoignent non seulement du savoir-faire de nos maréchaux, mais aussi de la rude vie de nos charretiers et autres débardeurs.

Si ces objets sont encore nombreux aujourd'hui et se retrouvent sans peine dans nos brocantes, il n'en sera plus de même dans quelques années, alors que le marché aura été « asséché ». D'une part par l'absence totale de professionnels de ce type depuis des décennies, et d'autre part pour la simple raison que d'aucuns auront préféré jeter à la benne des objets de ce type, encombrant, lourd, sans usage et mieux encore indéterminés.

Pour nous une belle collection de coumaïlles et de coumangles reste du plus haut intérêt. Voilà sous nos yeux ce qui a fait la vie de ces anciens pour qui les forêts étaient leur monde.



Une modeste collection de coumangles aux Charbonnières.



Collection Patrimoine, provenance maison Simond au Pont.



Collection Patrimoine, provenance maison Simond au Pont, coumangle et coumaille.



Provenance Brocante des Mollards, achat du 18 juin 2023, 10.- , coumangle.